



Du même auteur :

UN POUVOIR DE POLICHINELLE

*Editions Atramenta*

Illustration couverture : fresque maison de la chimie, Paris. Photo E. Alghier

**Edgar Alghier**

**Lorraine la magnifique**

## La diagonale du cordon noir

Alghier contempla un moment la reproduction du tableau maniéré ornant le hall d'entrée, juste avant l'escalier qui descend au sous-sol de l'Artémis, une nouvelle maison qu'il avait décidé de fréquenter. Sur le palier principal trône une statue représentant la déesse en compagnie d'Iphigénie, la jeune vierge métamorphosée en biche pour échapper au sacrifice auquel l'avait condamnée l'impiété de son père. Le mur d'échiffre est décoré de fresques consacrées à la mésaventure du chasseur qui a vu Diane dénudée, qu'elle a fait dévorer par ses chiens.

Au pied de l'escalier, une guetteuse blonde simplement vêtue d'un chemisier blanc et d'un pantalon noir surveillait son arrivée, assise sur un tabouret aux côtés d'un client. Il affronta ce « regard de Victorine » droit dans les yeux, tout le temps de descendre les degrés. Un maquillage soigné et un rouge à lèvres dans les tons marron glacé lui conféraient un air bon chic bon genre, qui pouvait faire croire qu'il s'agissait une jeune touriste venue s'encanailler en compagnie de son homme.

L'escalier débouche sur une salle rectangulaire, coupée en deux parties inégales par trois arcades mauresques ornées de croissants de lune dorée, et entourée sur deux côtés par le long comptoir d'un bar. La première salle forme une sorte de grand vestibule au pied de l'escalier ; les portiques voûtés débouchent sur une piste de danse, au cœur du temple de Diane.

Alghier s'installa au bar, d'où il tenta d'évaluer la jolie blonde qui de temps à autre, jetait un œil dans sa direction. Elle quitta son interlocuteur et s'approcha, mais au dernier moment elle l'ignora superbement, passant juste derrière son dos, de l'autre côté du comptoir. Peu après, elle fit le même chemin en sens inverse et s'installa près de l'entrée de la piste, appuyée contre un mur à quelques mètres de lui. Elle alluma la cigarette qu'elle était allée chercher et se mit à attendre. Après avoir en vain essayé d'accrocher son regard, Alghier s'approcha pour information :

- Bonsoir, vous parlez français ?
- Je suis Française.

Pour la première fois, il abordait une compatriote. La barrière de la langue qui déguise bien des maladroites ou des timidités, n'existait plus.

- Il y a longtemps que tu es ici ?
- Il y a un peu plus d'un an.

Cette jeune femme d'une beauté un peu hautaine, presque royale, affichait vingt-deux ans et annonça qu'elle venait de Nancy :

— Une Laure et une reine en somme. Est-ce que tu embrasses ?

— Ah, ça... J'essaie d'éviter ! s'exclama Lorraine.

— Est-ce que tu es tendre ?

— Je ne sais pas, je crois, oui...

Cette Française était jeune, jolie et d'un genre décalé dans ce bar à filles. En même temps, une sorte de froideur émanait d'elle. Alghier lui demanda comment elle était arrivée là, si elle avait suivi un ami.

— Non, quand je suis avec quelqu'un, je ne viens pas ici, pour moi c'est incompatible, affirma-t-elle.

Elle avait quitté sa région d'origine pour débarquer dans une ville proche de la frontière, à la suite d'une déception sentimentale quelconque imagina-t-il, mais il s'étonna du choix de l'endroit.

— Mon père vivait là, expliqua Lorraine.

— Je vais dîner, puis je reviendrai... ou pas, je ne sais pas.

On échangea à nouveau des bises, mais affectueusement cette fois.

\*  
\*\*

De l'autre côté de la porte, des hommes voyeurs attendent, affalés sur le comptoir ou nonchalamment appuyés contre une paroi. Puis débarquent des groupes bruyants de touristes français ou étrangers, qui se donnent des airs d'importance et se forcent à rire. Les filles abordent les clients. On parle, on boit, on choisit des disques au juke-box et on glisse des pièces dans les fentes des machines à sous.

Deux heures plus tard, Alghier contemplait le dos nu de Lorraine, barré en diagonale par un cordon noir qui tenait par devant comme un carquois, un petit sac posé sur sa hanche. Bien que de condition modeste, ce fin cordon surlignait ostensiblement la pâleur de sa peau. La demoiselle en compagnie d'un jeune homme tentait sa chance à une machine à sous près de l'entrée. Alghier esquissa en entrant un mouvement vers le couple et elle le repéra du coin de l'œil. Posté en bas de l'escalier aux fresques, il commençait à trouver le temps long, quand, se penchant soudain sur le réceptacle à pièces pour récupérer ses gains, elle lança un coup d'œil en arrière. Et il faut observer une femme sans désespérer pour surprendre ces regards fugaces, en charge d'évaluer une situation en quelques secondes. Alghier perdait patience à attendre son bon vouloir, mais ce coup d'œil fulgurant, pourtant masqué par

la pénombre, le cloua sur place. Quittant enfin la machine à sous, le couple se perdit dans la foule. Loraine réapparut seule peu après, juste sous le croissant de lune doré d'une des voûtes mauresques. Elle regarda dans sa direction, il lui fit un signe de tête pour l'inviter à venir, mais elle s'esquiva à nouveau. Il résista à l'envie d'aller voir ce qu'elle pouvait bien fabriquer et enfin son attente fut récompensée, la belle le rejoignit et s'appuya au comptoir à ses côtés, tout en fumant la cigarette qu'elle était donc allée chercher. Sans mot dire, il caressa son dos dénudé, ce qui la laissa parfaitement indifférente, n'étant manifestement pas du genre à se coller contre le client en public. Comme elle s'étonnait de son silence, il s'obligea à faire un peu de conversation. Alors qu'il évoquait le goût du sexe qu'il faut bien avoir pour parader dans un tel établissement, Loraine s'exclama :

— Mais nous avons toutes envie d'en partir !

— Quelque chose vous en empêche ?

— Disons que j'aime beaucoup l'argent.

Le ton n'était guère convaincu. Que faisait donc cette jolie fille en ces lieux ? Alg hier appréhendait un peu de l'affronter dans un lit étant donné ses derniers exploits. Mais il éprouvait un étrange et impérieux besoin de faire l'amour avec elle. Il se décida :

— Tu m'emmènes avec toi ?

— Où ? Là-haut ?

— Oui, dans une chambre.

— J'ai le droit de finir ma cigarette ?

— Bien sûr, mais les baisers parfumés à la nicotine ce n'est pas très agréable, fit remarquer Alg hier, comme si elle n'avait jamais précisé qu'elle n'embrassait pas.

— Je sais, mais maintenant que j'ai commencé de fumer, j'assume. C'est quoi ton parfum ?

— "Cravache", de Robert Piguet.

— "Cravache..." Je ne connais pas.

La jeune femme aspira encore quelques bouffées plus rapprochées les unes des autres et finit par éteindre une cigarette partiellement consommée. Alg hier allait faire l'amour à Loraine la magnifique.

Me voilà seul face à elle, dans l'intimité d'une chambre située hors du monde, loin au-dessus de la foule bruyante et enfumée qui se presse autour du bar. Je tente d'effleurer ses lèvres, mais elle se dérobe. L'autorisation d'embrasser son cou m'est néanmoins accordée, je goûte sa peau fine qui est

fondante. L'espèce de tunique qu'elle porte glisse sur son épaule, dévoilant son sein gauche ainsi qu'un collier décoré d'un pendentif représentant un lion couché. J'en profite pour découvrir entièrement son buste. Sa poitrine est petite, mais jolie. Je dénoue le cordon qui ceint encore ses reins pour la dénuder entièrement. Pendant la toilette je caresse ses longues jambes. Tandis qu'elle se lave à son tour, je dépose un baiser signature sur sa nuque en commentant : « J'en avais envie depuis un moment ; je te regardais là, pendant que tu jouais à la machine à sous. »

Installé sur le lit, je l'attends à genoux. Loraine esquisse un mouvement pour s'allonger devant moi, comme si elle imaginait que j'espère une fellation. Mais je lui ordonne de s'agenouiller aussi, face à moi, dans la posture que je préfère. Elle obtempère, tout en s'inquiétant de la rondeur de son ventre pourtant svelte, ainsi que d'autres complexes divers et variés, n'ayant pas encore appris qu'on est aimé un jour, pour ce qu'on croyait être le moins beau de soi. Ses lèvres brillantes et ses dents blanches apprennent un sourire éclatant. Certaines femmes sont plus attirantes dans la spontanéité d'un visage sans artifices, d'autres sont littéralement transfigurées par les fards qui révèlent une beauté secrète. Cette demoiselle rayonne d'un éclat naturel, pourtant rehaussé encore par le maquillage. Sa peau parfaite capture la lumière, ses yeux sombres surmontent un petit nez aquilin. Elle détache ses cheveux, ôtant d'un geste vif et sûr le catogan qui les retenait et secoue la tête pour les démêler.

— C'est ta couleur naturelle ? Les racines de tes cheveux sont plus sombres.

— Je les éclaircis un peu.

— Tu es encore plus belle nue qu'habillée !

Loraine grimace une moue sceptique, puis s'allonge sur le drap. Je la caresse entre les cuisses avec des effleurements lents et doux, mais elle se dérobe constamment, en basculant son bassin vers le haut, comme si elle attendait autre chose, alors j'enfonce délicatement un doigt dans son sexe qui m'accueille. Comme je tente à nouveau d'approcher ses lèvres, elle m'apostrophe :

— On a beau vous dire qu'on ne veut pas être embrassée, vous essayez tous ! Ma bouche m'appartient !

— Je ne veux pas te la prendre !

Lorsque je l'effleure d'un baiser entre les cuisses, elle prend mon sexe dans sa bouche, sans me recouvrir d'un préservatif au préalable. J'enfile ensuite ledit préservatif, mais mon érection flanche un peu. Loraine veut à nouveau m'avaler, décidément c'est une habitude chez elle, je la repousse et

j'esquisse une nouvelle fois quelques baisers sur son bas ventre. Ma puissance restaurée, je la pénètre, dans une position académique.

Un rapport sexuel se déroule comme un enchaînement d'événements précipités dont on peut oublier des pans entiers. La seule situation comparable est celle du vécu d'un accident de la route qui présente les mêmes difficultés de mémorisation, parfois différente selon les témoins, comme d'ailleurs pour chaque membre d'un couple qui s'unit, comme si le coût n'était que la collision de deux corps étrangers.

J'entre en elle et soudainement, tout son corps rayonne depuis nos ventres unis. Son sexe de femme enveloppe le mien et je sens le toucher étonnant d'une paroi souple, comme si elle était poussée par une masse liquide et mouvante. Je perçois avec la même étrange précision, toutes ses courbes et tous ses volumes. Les longues jambes se referment sur moi, m'étreignant de leur caresse soyeuse. Les visages paraissent toujours plus doux en position allongée. La beauté de Loraine maintenant empreinte de sérénité, est émouvante. Mon désir d'en jouir monte très vite, exacerbé par une indéfinissable réaction de sa part, malgré une apparente passivité. Je glisse un bras sous son épaule pour l'enlacer, elle soulève sa tête pour m'aider, son visage se rapprochant un court instant comme pour un geste tendre, illuminé par la vision fugitive des mèches blondes passant juste devant mes yeux. Je crois l'entendre gémir doucement, sa peau se fait chaude et fondante. Nos gestes réciproques se répondent harmonieusement, mais si la belle éprouve quelque chose, elle reste extrêmement discrète. Pourtant, alors que je la serre plus fort dans mes bras, Loraine donne un vif coup de rein pour mieux m'accueillir et je jouis d'elle avec une force qui me submerge. Surpris par l'intensité de la volupté que je viens d'éprouver dans les bras de ma nouvelle amie, pourtant en apparence si indifférente, je chuchote en guise de boutade : « Eh bien tu vois, même avec des petits seins et un gros ventre ! » On m'accorde un sourire.

Nous parlons un moment, après l'amour. Je fais remarquer qu'elle a choisi, pour entrer dans la vie, une porte exigeante. Tout ce que fait la jeune femme est « du même genre, un peu excessif » avoue-t-elle. Alors que j'affirme à nouveau qu'il faut bien aimer le sexe pour faire ce qu'elle fait, car je juge à l'aune d'autres filles que j'ai fréquentées, elle répète que c'est le contraire pour elle et précise même :

— Avec mon ami, qui était comme moi, nous avons fait l'amour peut-être trois fois en quelques mois !



— Eh bien, il était temps que tu reviennes !

— Oui, ils avaient l'air content de mon retour, alors que j'étais partie sans rien dire. Peut-être apprécient-ils qu'il y ait une Française.

— Peut-être.

La demoiselle s'installe devant le miroir du lavabo et tout en s'apprêtant débite un petit discours : « Il arrive, avec des hommes qui ne payent pas de mine en bas, qu'il se passe quelque chose en arrivant ici. On ne sait pas pourquoi, mais on ressent quelque chose. On ne le montre pas, on ne le dit pas. C'est bon et en plus, on est payée, que demander d'autre ? »

## La garce

De l'autre côté de la piste de danse, brillait la chevelure dorée de Loraine accoudée au comptoir en compagnie d'un client. Alghier se demandait ce qui l'attendait cette fois, le suspense valait bien finalement celui d'un roman policier. La belle blonde le repéra dans le miroir placé de l'autre côté du comptoir. Elle jeta un coup d'œil dans sa direction, le pétrifiant à nouveau sur place, puis se désintéressa de mon sort. Elle portait toujours son sac tenu par une cordelette, mais elle avait revêtu une courte tunique qui dénudait ses jambes jusqu'en haut des cuisses et chaussé des bottes noires.

Enfin elle vida son verre en trois gorgées et s'en alla en compagnie de l'homme. Alghier s'empara du tabouret libre, tournant le dos à la salle pour attendre, en regardant ma montre toutes les cinq minutes.

Du monde se pressait autour comptoir derrière lequel Loraine fit son apparition comme par magie, précisément une demi-heure après. Elle semblait ignorer la présence d'Alghier et ne voulant pas prendre le risque qu'elle reparte aux bras d'un autre client, il la héla par-dessus le comptoir. Naturellement elle l'avait repéré, mais elle avait soigneusement évité pour sa part, de lui sauter au cou. Il savait pourtant qu'il faut être vigilant : Un jour, dans une autre vie, une demoiselle l'attendait alors qu'il était un peu en retard à leur rendez-vous. Arrivé au pied de l'immeuble où cette dernière habitait il l'avait aperçue à sa fenêtre, le nez collé sur la vitre, manifestement en train de guetter son arrivée. Mais quand il entra dans le hall, la chipie était déjà dans l'escalier pour assurer avec un bel aplomb, qu'elle s'apprêtait à partir et qu'il arrivait juste à temps pour la croiser. Jamais il ne lui était alors venu à l'esprit qu'on puisse élaborer des tactiques, pour ne pas montrer qu'on espère impatiemment quelqu'un. Une autre jeune femme lui avait confié quant à elle : « Il y a deux sortes d'hommes, les nounours et ceux qui ont tout compris » et le nounours qu'il était encore, avait retenu la leçon.

Alghier se consola en se disant qu'il attendait sa pimbêche au détour du lit et non dans les grandes manœuvres préliminaires. Ladite pimbêche le regarda à peine et lui fit signe d'attendre un instant. Elle prit une cigarette dans un tiroir, puis fit le tour pour le rejoindre. Après la bise distraite, comme il restait coi, elle s'étonna :

— C'est quoi ce silence ? Vous êtes tous muets ce soir ?

— À vrai dire, je ne parle pas beaucoup en général. Et puis je ne suis pas exactement venu pour bavarder.

— C'est vrai ; mais au moins le temps que je termine ma cigarette ?

Décidément, la dernière cigarette tient une grande place dans la gestion des préséances et des afféteries du désir. Sa nouvelle amie, souriante, semblait heureuse de le revoir. Il se présenta un peu plus, en passant par l'exercice obligé des confidences sur les divorces et les ex conjointes.

— Leurs femmes, c'est quelque chose pour les hommes ! Tu penses te remarier ?

— Non, entre mes obligations professionnelles et tout le reste, il n'y a pas de place pour quelqu'un.

— Tu trouves le temps de venir me voir quand même !

— Oui, j'aime bien les relations qu'on a dans ces lieux.

— Et puis nous, on n'est pas embêtantes ! Tu ne peux plus te passer de venir maintenant ?

— C'est vrai, je suis drogué aux filles !

Alghier ne prêta pas grande attention sur l'instant à la question de Loraine : « Tu ne peux plus te passer de venir maintenant ? » qui sonnait pourtant comme un avertissement. On se consacra ensuite au chapitre consacré à la défense et illustration des bars à filles, plus ou moins interdits dans l'hypocrite France, qui condamne les femmes dites de « petite vertu », à l'inconfort et aux risques de la rue, alors que la prostitution et la misère sexuelle y sévissent aussi. On dit que les filles pouvaient être féroce­ment exploitées dans les anciennes maisons de tolérance. Mais peut-être était-ce une autre époque, plus dure aussi pour beaucoup d'hommes, dans les usines.

Enfin Loraine a écrasé sa cigarette. Nous sommes montés dans une pièce baptisée « chambre de Malourène ». Cette sorte de veste noire en guise de mini robe, très courte et en majorité coupée dans une imitation de cuir brillant, lui va à ravir. Je l'invite à s'allonger sur le lit telle quelle, pour caresser son visage et l'embrasser dans le cou. Elle sourit et la poupée presque inerte que j'avais tenue dans mes bras la première fois, se métamorphose en une jeune femme vive et confiante qui s'offre en émettant des petits gémissements. Je m'approche comme pour voler un baiser, mais au dernier instant, je glisse un doigt entre ses lèvres et les miennes, pour mimer un « chut ». Je câline tout son corps, toujours en la contemplant. C'est alors que, d'un mouvement imperceptible des lèvres juste esquissé vers le ciel, la belle semble bel et bien quémander un baiser. N'osant pas trop y croire, je pose quand même mes lèvres sur les siennes et elle ne me chasse pas, mais elle se dérobe quand je veux voler un vrai baiser. Au bout de quelques secondes pourtant, Loraine

s'approche et montant au ciel, je sens comme d'un oiseau de paradis qui me picorerait, qu'elle m'embrasse à petits coups de langue doux.

Elle semble beaucoup aimer qu'on la touche à travers le tissu, ce qui est délicieusement frustrant. Je presse mon avant-bras entre ses cuisses, elle les referme soudain et propose : « On pourrait peut-être finir de se déshabiller ? » Tandis qu'on s'apprête, la jeune femme se met à causer, littéralement de la pluie et du beau temps. Enfin sur le lit, elle m'allonge sur le dos pour me prendre dans sa bouche, mais de façon rapide et mécanique. Finalement je l'interromps et je m'installe à genoux sur les draps, l'invitant à faire de même face à moi. La métamorphose se confirme, elle rend les caresses et se serre un peu dans mes bras, répondant en harmonie à mes gestes. Elle me gratifie de plusieurs baisers, mais elle refuse que ce soit moi qui prenne l'initiative. Je l'allonge pour parcourir de mes lèvres ses longues jambes jusqu'entre les cuisses. Elle tente de se positionner pour être embrassée plus profondément, mais je reste un peu sur la réserve, car j'envisage de revenir dans la nuit et il faut garder une part de fantasme au menu.

Enfin j'attrape le préservatif et nous nous unissons d'un même mouvement, avec la rage satisfaite de prendre enfin quelque chose qu'on attend depuis longtemps. Et comme la première fois mais plus encore, cela me fait l'effet que doit faire l'avènement d'être accueilli dans les bras d'un ange. L'ange en question esquisse quelques manifestations de plaisir terrestre et m'emmène directement au septième ciel, mais sans montrer si elle a atteint le paradis aussi. Elle ne semble pourtant pas déçue. Je parviens encore à pénétrer un peu plus profondément en elle, tandis qu'elle me serre dans son bas ventre.

Il faut bouger, Loraine se remet à parler, à propos de ce que racontent les maîtresses des hommes, pour en conclure que la plupart d'entre elles ne pensent qu'à en tirer profit. Je m'inquiète :

— Tu n'es pas ainsi toi ?

— Non. Moi je suis peut-être une pute, mais je ne suis pas une salope !

Le mot "pute" résonne curieusement à mes oreilles. Je ne saurais dire pourquoi, mais cette jeune femme n'est pas vraiment une prostituée à mes yeux. Plus tard, comme pour s'excuser de mettre fin à ce moment passé ensemble, elle commente, tout en s'apprêtant dans le cabinet de toilette :

— Ici il y a l'inconvénient du temps. Il faut bien qu'il y ait un inconvénient.

— Oui, on achète du temps, car on n'achète pas un être humain.

— Vous nous louez en quelque sorte.

Sur ces belles paroles, elle doit rappeler de payer. Je m'excuse d'avoir oublié, car « c'était bien » et l'insolente se fend de quelques commentaires sarcastiques sur les clients qui oublient de payer parce que « c'était bien » et sur ceux qui ne veulent pas payer parce que « ce n'était pas assez bien ».

Revenue dans le bar, la conquête semblait encline aux confidences. Mais de temps en temps elle jetait un œil alentour, mieux valait s'en aller dîner. Pourtant, elle semblait regretter ce départ, elle gratifia Alghier de deux bisex tendres et demanda :

— Tu reviens tout à l'heure ?

— Oui, si je suis en forme.

Il déposa un long baiser dans son cou dont la peau avait une consistance encore fondante et partit dîner, impatient de revenir dans les bras de Lorraine la magnifique.

A son retour, la jeune femme se tenait debout près du comptoir vêtue comme si elle était sur le point de partir, en compagnie d'un jeune homme flanqué d'une grande créature blonde et d'un autre couple. Alghier s'appuya sur un pilier qui le cachait un peu, non loin du groupe. Lorraine se pencha pour lui confier :

— Je pars pour la soirée avec eux.

Voyant son air déçu, elle se documenta :

— Tu étais en forme ?

— Pour toi, oui !

Un monsieur qui devait avoir la cinquantaine remplissait un chèque sur le comptoir. Lorraine se colla contre lui en prenant sa main, revint vers Alghier et commenta : « Tu vois, c'est mon amoureux ! Enfin, il faut lui faire croire ! » Ils étaient un peu cachés, elle accorda discrètement un baiser furtif. Pris d'une inspiration soudaine, il demanda si elle était présente le dimanche soir et tira sa révérence, se retournant quelques mètres plus loin pour montrer toute l'étendue de son désespoir dans un regard. Il ne pouvait pas se libérer avant quinze jours. C'est alors que le « oui » qu'il venait d'entendre résonna comme une invitation à revenir le soir même ; il était minuit passé : on était dimanche.

\*  
\*\*

Arrivé juste à l'ouverture le lendemain après-midi, Alghier descendit l'escalier aux fresques pour s'installer au comptoir, en compagnie de deux ou trois comparses esseulés. Les filles arrivaient une à une, une Brésilienne blonde vient l'aborder, il fit comprendre qu'il attendait une "amie", moyen radical pour avoir la paix. Loraine entra à son tour, cigarette au bec, vêtue cette fois d'un pantalon blanc et à nouveau d'une sorte de cache cœur qui dénudait son dos. Il embrassa son cou, elle se laissa faire d'un air désabusé. Il souligna :

— Tu vois, je suis revenu.

— C'est pour cela que tu m'as demandé hier au soir si je travaillais le dimanche ?

— À vrai dire j'envisageais bien de revenir un dimanche, mais dans les prochaines semaines. C'est l'intonation de ton « oui » qui m'a donné envie de revenir aujourd'hui.

La pimbêche daigna lui décocher un sourire, sans autre commentaire. On parla de choses et d'autres, de l'accoutumance aux filles, car les griffes d'une étrange dépendance se refermaient sur lui.

— Tu ne trouves pas que le blanc me grossit ? demanda Loraine en montrant son pantalon. Il plaisanta sur le sujet un moment, puis finit par demander :

— Voulez-vous mademoiselle, baiser avec moi ? La créature courroucée s'indigna, au motif qu'elle n'aime pas trop ce vocabulaire. Il changea donc de registre :

— Veux-tu venir faire l'amour avec moi ?

Loraine a enfin consenti à monter dans le silence d'une chambre. Elle ouvre ma ceinture, j'estime être autorisé à dégrafer son pantalon, mais elle me rabroue sèchement au prétexte qu'elle ne veut pas être touchée avant d'être déshabillée. Sur le lit, les tentatives pour l'embrasser sont cette fois fermement repoussées. L'ambiance n'est plus à la fête, je ne reconnais pas celle que j'ai tenue la veille dans mes bras. Il faut pourtant exercer mon sacerdoce avec abnégation. Alors qu'elle tente de m'allonger sur le dos pour prendre le dessus et opérer une fellation très professionnelle, je la remets à sa place.

— Tu ne veux pas que je touche ? Moi je sais pourquoi : c'est parce que tu as peur d'éjaculer trop vite !

— Tu peux me toucher si tu veux.

L'affaire commence à être agaçante, mais il faut faire héroïquement abstraction de ce revirement et se concentrer, comme un bon élève qui s'applique. J'ai, comme toujours, consciencieusement concocté un déroulement des opérations qui vise à approfondir le sujet abordé la veille. Je suis le premier client, Lorraine est une pucelle d'un soir. Je fais le grand jeu et soulevant une jambe de la belle, je la positionne en chienne de fusil et tout en la caressant, je la dévore entre ses cuisses tendres et je croque ses fesses et son cul succulent, comme autrefois les enfants à quatre heures mordaient dans le bon pain blanc. Elle me prend à son tour dans sa bouche, avec plus de douceur que de coutume. La soixante-neuvaine accomplie, je tente une nouvelle fois de l'embrasser, mais elle se détourne encore et croit bon de fournir une justification :

— C'est à cause du maquillage, hier, je me suis remaquillée au moins vingt fois !

— Ah bon, tu as embrassé au moins vingt hommes ?

— Oh non, non ! Mais j'ai dû me remaquiller souvent.

Elle met un préservatif dans sa bouche pour me recouvrir, puis s'installe à quatre pattes. Je la pénètre dans cette position, caressant rudement, mais griffant avec délicatesse tout son dos, traçant sur la peau blanche des zébrures roses. C'est le moment de glisser une main en coquille sous elle pour cueillir ses seins et enfin son sexe. Le rythme se ralentit, je jouis d'elle presque immobile et je ne bouge plus, toujours planté dans son bas ventre. Lorraine creuse ses reins pour mieux m'accueillir. Je continue de lui faire l'amour encore un peu, car j'ai conservé suffisamment d'érection, mais ayant déjà pris mon plaisir, je suis dégrisé et lucide. Je peux donc l'observer tout à mon aise au-dessous de moi, se croyant à l'abri des regards. La coquine tourne soudain le visage sur le côté et ouvre la bouche le souffle court, muette comme un poisson hors de l'eau qui cherche à happer de l'air. Elle incline enfin la tête avec un grand soupir presque inaudible, en train de jouir dans un silence parfait. Puis on ne bouge plus, ce qui semble coutumier avec elle, alors que les autres filles se dépêchent de chasser les hommes comblés. Après avoir cuvé sa jouissance un moment, elle demande, comme si nous étions de vieux amants :

— Tu ne trouves pas que j'ai grossi ?

— Je ne sais pas, c'est la première fois que je te contemple dans cette position. Mais une minceur mannequin n'est plus désirable, tu es bien mieux ainsi, on en mangerait !

— Eh bien, tu en as mangé !